

Avant Propos

Ce roman est librement inspiré d'évènements qui se sont réellement produits dans le village qui y est décrit.

De ce fait, les personnages, tout fictifs qu'ils soient, sont le fruit de savants métissages de personnes existantes.

De même, la plupart des propos qui sont tenus dans ce livre ont été réellement prononcés, ce qui fait de cette histoire une sorte de reportage dont la véracité pourra difficilement être mise en doute.

Que celles et ceux à qui j'ai emprunté la dégaine ou les témoignages soient donc remerciés ici pour leur collaboration involontaire à cette fiction. Et plus spécialement S., Monsieur André, et, bien sûr, Petibato. L'utilisation par l'auteur d'un pseudonyme est précisément destinée à les associer à la rédaction de ce « roman collectif ».

Je tiens aussi à remercier Patrice « Pidji » Gaigne pour ses autorisations.

B.C. p.o. S.V.
<http://membres.lycos.fr/scargoproductions>

Août 1997, un samedi à 18h00, à quelques
kilomètres au nord d’Arcachon...

— Laissez ! Je vais m’en charger, a dit le gros monsieur au gendarme qui se pinçait l’oreille droite d’un air ennuyé. Je travaille à la préfecture de Bordeaux, je connais du monde. Je vais faire envoyer quelqu’un en urgence pour tirer ça au clair. Car il est temps que ça cesse ! Après l’incendie et les vélos crevés, Dieu sait ce qui va nous tomber dessus !

Quel remue-ménage ! Et tout ça à cause de moi. Et aussi d’Antoine. Ou plutôt, à cause de Jean-Mi. Enfin, surtout à cause de Gileji. Ben oui ! Gi-le-J. : Gilles, le jules de maman (mais n’allez pas lui raconter que Papa et moi on l’appelle ainsi !).

Parce que, en réalité, c’est Gileji qui a tout déclenché. C’est vrai, quoi ! Moi, je ne demandais rien. Surtout pas ça... Déjà que c’était pas l’amour... On dirait que la seule chose qui l’intéresse, maintenant, c’est de me voir à poil. Mais à l’école, on nous a tout expliqué : les Marc Dutroux qui demandent leur chemin, les gentils tontons qui nous font sauter sur leurs genoux, les vieilles dames qui donnent des bonbons qui font dormir et tout ça. Alors, moi, je ne me laisse pas avoir par les belles manières de Gileji, ni par ses regards qui font semblant de promettre autant de récompenses que de représailles.

Jean-Mi, lui, n’a rien trouvé de mieux que d’en remettre une couche... Enfin, façon de parler, car il s’agissait plutôt d’en enlever une. La dernière. Pour ça, il

est pareil à Gileji, les chichis en moins... Jean-Mi, il est carrément du genre droit au but. « Dans le mille en un coup » doit être sa devise... Après tout, c'est peut-être normal : ici, il est prof d'arc à flèches. N'empêche que je lui ai résisté aussi.

Antoine a eu de sacrées bonnes idées de vengeance... Moi, je n'aurais jamais imaginé tout ça. Hélas, il a fallu que le seul copain sympa que j'aie trouvé ici quitte ce village de vacances une semaine avant moi. C'est bien ma veine ! Ce ne sera plus pareil, maintenant qu'il est parti...

Et maman dans tout ça ? Je ne sais pas trop si elle est de mon côté ou pas. En fait, ça dépend des moments. Alors, j'ose pas lui parler de tout ça.

— Bouchon, à la douche !

Zut et crotte ! On dirait que Gileji est rentré de son cours de yoga. Heureusement que j'ai eu le temps de tout préparer pour mon spectacle. Il s'appellera « Banquise au soleil » et aura lieu demain matin. Encore une sacrée idée d'Antoine !

— Bouchon ! Deuxième et dernière fois...

Bon... Faut vraiment que je vous laisse... On se reverra plus tard. Pas ce soir, je n'aurai pas le temps : je dois ouvrir l'œil et le bon pour repérer rapidement le nouveau flic qui va arriver... Mais demain matin, si vous voulez, au saut du lit. D'acc' ?

Samedi, 22 h15

Il n'est pas content, Massimo Streissel. Pas content du tout.

Bien sûr, il avait accepté d'être de deuxième garde ce week-end. Mais il ne s'était porté candidat que du bout des lèvres, et moins par vertu que par nécessité. Car il lui fallait s'intégrer rapidement dans cette équipe au sein de laquelle il venait d'être muté.

Évidemment, du fait de cette garde, il se savait rappelable à tout moment.

N'empêche : aujourd'hui, c'est samedi. Et, en principe, le samedi, il ne se passe jamais tant ici qu'il faille déranger la *back-up*. On n'est pas à Paris, ni à Marseille, ni même à Béziers.

Ici, c'est le bled, ou presque. C'est pour ça qu'il est venu. C'est bien connu : le bled c'est plus calme que la ville. La preuve lui en avait été apportée par de récentes statistiques départementales, qui l'avaient conforté dans le choix de sa nouvelle affectation : dans quatre-vingt-cinq pourcents des cas, un inspecteur assumait, seul, la garde, jusque deux heures du matin. Ce qui laissait à Massimo autant de chances d'être tranquille jusqu'à cette heure avancée de la nuit. De plus, fêtant demain son anniversaire, il avait escompté que ses quarante ans tout neufs lui porteraient bonheur pendant tout le week-end.

Quelques jours plus tôt, il avait donc promis à sa femme de passer cette soirée avec elle. En l'honneur de son inspecteur préféré, celle-ci avait alors organisé un dîner en amoureux, qu'ils venaient à peine d'entamer

quand quinze maudits pourcents avaient décidé de gâcher leur soirée. Et pour quel crime, je vous le demande ? Pour une histoire de vandalisme à répétition, qui a fait perdre les pédales à un brigadier du Porge et sonné le tocsin jusqu'à la préfecture.

Massimo ne sait rien de plus, sinon que son arrivée est attendue avec impatience dans le village de vacances où les faits se sont produits. Il se radoucit d'un coup. Il vient de prendre conscience que quelqu'un s'amuse à saboter le séjour d'estivants pacifiques, et que lui, le Représentant de l'Ordre, va pincer cet olibrius. Et cette pensée rase aussitôt sa touffe de mauvais poil. Il pense aussi à son Alice qui passe la quinzaine à Mimizan. Dans un village de vacances, justement, où l'ont invitée Patricia – sa marraine – et deux de ses cousines. Il ne voudrait pas qu'on l'ennuie, son Alice. D'ailleurs, si c'était le cas, il compte bien que, là-bas plus au sud, un autre Streissel monterait à l'assaut avec la même Satisfaction du Devoir qui ne saurait tarder à être accompli. Alors, il traverse la nuit landaise vers cette enquête qui n'attend que lui. Pas de quoi fouetter une crème, sans doute. Quelques questions – les bonnes –, quelques indices – probants – et, hop ! l'affaire sera dans la besace. Demi-tour et saut dans le lit où Sophie se sera sans doute déjà réfugiée.

Bien qu'il ait quitté Arcachon il y a près d'une heure, il continue de se demander ce que sa femme lui a préparé comme cadeau, et quand ils mangeront tout ce qui était prévu pour ce soir... Car à part les amuse-gueules de l'apéro et les huîtres du bassin, tout est resté là, prêt à déguster. Heureusement, c'est du « sous vide » de chez Dé, leur traiteur attiré.

Il sourit. Il vient de penser que Sophie aussi était prête à déguster. Mais pas sous vide, hélas : quand il rentrera tout à l'heure, elle aura sûrement jeté ses jolis dessous dans la manne en osier tressé. Ceux qu'elle avait sûrement

inaugurés aujourd'hui, en son honneur, et qu'il aurait tellement aimé découvrir. Toute nue, elle est terrible, bien sûr. Cependant, quand elle se déshabille, Massimo n'est jamais pressé de voir disparaître la fine lingerie qu'elle choisit avec talent et porte avec un mélange subtil d'ingénuité et d'insolence. Y a pas à discuter : pour lui, le paradis sur terre c'est Eve en froufrous !

— Minga !

Il a beau être heureux de voler au secours des opprimés, et fier d'apparaître bientôt comme Le Sauveur, il aurait préféré continuer à gueuletonner avec son épouse. Au lieu de cela, le voilà en train de cahoter sur cette route étroite qui n'en finit pas de serpenter au milieu des pins. Mais bon, le Devoir avant tout !

D'ailleurs, il est presque arrivé : un panneau croisé un peu plus tôt signalait que cinq minutes à peine le séparaient de sa destination. De fait, il débouche bientôt sur un parking désert à l'entrée duquel un immense écriteau puissamment éclairé souhaite « bienvenue – willkommen – welcome – welkom ». Il arrête sa voiture de service devant une barrière baissée, à côté d'un bungalow dont la façade est largement vitrée. Identification et filtrage égalent organisation et sécurité : déjà deux bons points à l'actif de ce village. Coup d'œil machinal sur la montre qui scintille au tableau de bord : presque vingt-deux heures quinze. C'est tout bon. Une heure à peine suffira pour rejoindre Sophie sous la couette. Avec un peu de chance, elle ne dormira pas encore...

— Et voilot ! Au boulot ! conclut-il en claquant énergiquement la portière, histoire d'afficher sa détermination, à moins que ce ne soit pour s'en convaincre...

Il s'est à peine mis en quête d'un bouton de sonnette qu'un jeune homme châtain surgit de l'ombre, queue de cheval et tout sourire. Celui-ci toise rapidement le

nouveau venu : il n'est ni grand, ni maigre, ni petit, ni gros, mais un peu tout cela à la fois. Il n'est ni blond, ni poivre, ni sel, mais ses cheveux ondulés sont poivre blond et son épaisse moustache blond salé. Quant à sa mise, elle évoque tout à la fois le rugby, le golf et le nautisme, sans pour autant convenir à aucun de ces sports.

Perplexe, le portier demande alors à Massimo s'il peut l'aider, s'il est résident, s'il a perdu sa carte d'entrée électronique. Non, le visiteur n'a pas perdu sa carte mais en voici une autre, de police celle-ci. Et oui, le concierge peut l'aider en prévenant le responsable de l'arrivée de l'inspecteur Streissel.

— Ah ! C'est vous ! rétorque la sentinelle en dévisageant le policier. Excusez-moi, je pensais que... Mais enfin bon, j'aurais dû m'en douter puisque j'étais prévenu de votre arrivée. Garez votre voiture et entrez ici. J'avertis tout de suite Monsieur Longlier. Il est sans doute du côté de la piscine, au concert.

De fait, une légère brise de mer pousse par vagues irrégulières quelques portées jazzy vers le parking et la réception où Massimo s'installe. Son pied droit croit même reconnaître « Sweet Georgia Brown » et marque le tempo que lui souffle un trombone à coulisse.

(Quand même, ce garçon aurait pu éclairer la pièce : impossible de dégoter un cendrier. De plus, il y fait étouffant.)

Massimo ressort donc, autant pour écraser sa blonde dans le gravier blanc de l'allée que pour se régaler des parfums de lessive Saint Marc qu'exhale la nuit fraîche.

— Inspecteur Streissel ? Enchanté. Je suis Stanislas Longlier, responsable d'exploitation. Mais appelez-moi Stan, comme tout le monde ici. Avez-vous fait bonne route ? En tout cas, merci d'être venu si vite. Voulez-vous me suivre ? Nous trouverons des rafraîchissements à l'intérieur.

— Un verre d'eau glacée fera l'affaire. Mais je préférerais le boire dehors, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Passez le long du bâtiment. Je vous rejoins.

Massimo suit le regard de Stan qui le dirige vers une sorte de courette, à l'arrière des bureaux d'accueil. Là, se trouvent une table et un banc de bois qui craque légèrement quand il y prend place. Tout de jeans vêtu, les cheveux taillés en brosse noire et nette, le grand homme svelte le rejoint rapidement. Il porte un carafon et deux gobelets de plastique qu'il pose sur la petite table et remplit en souriant. L'inspecteur vide le sien d'un trait et se ressert d'autorité, dévisageant son hôte qui n'a vraiment pas l'air paniqué. De sa poche revolver, il sort alors un calepin gondolé et un stylo à bille publicitaire tout fêlé que renforcent plusieurs couches de papier adhésif. Le « crac » étouffé quand il s'est assis, c'était ça.

— Dites-donc-voir, Stan, et si vous m'expliquez en quelques mots ce qui s'est passé ici et justifie l'urgence de mon intervention ?

— Et bien, hier soir, comme chaque vendredi, l'équipe d'animateurs présentait un spectacle, en guise d'au revoir aux vacanciers qui nous quitteraient ce matin. Pour peu qu'il fasse beau, et c'était le cas hier, ces soirées attirent beaucoup de monde. Or, à la fin de la représentation, près de soixante personnes ont trouvé les pneus de leur vélo dégonflés. Crevés, devrais-je dire.

— Donc, si je comprends bien, je m'amène dare-dare en pleine nuit, sur ordre spécial de la préfecture de Bordeaux, parce que, soi-disant, c'est la panique. Et vous, relax et décontracté, vous me racontez un fait divers !

— Il faut pourtant que vous sachiez que la bicyclette est ici le principal moyen de locomotion. A tel point que nous disposons, au sein même du village, d'un service de location et de réparation. Ceci dit, personnellement, je

n'aurais jamais dérangé les forces de l'ordre pour régler ce qui a tout l'air d'une brouille.

— Une brouille, en effet, ronchonne Massimo.

— Mais je ne vous ai pas encore tout dit. Comme nous l'avons signalé à votre collègue...

— C'était pas un collègue ! C'était un membre de la brigade d'été, détachée au Porge par la gendarmerie de Lacanau...

— Toujours est-il que, mercredi soir, sur le pas de tir à l'arc, la cloison de bois qui sert de support aux cibles a pris feu. Heureusement, nous avons pu circonscrire rapidement l'incendie et limiter les dégâts. Cependant, comme rien ne laissait supposer que ce fût intentionnel, nous n'avons pas jugé nécessaire de prévenir la police.

— Et qu'est-ce qui, maintenant, vous fait croire que ce n'était pas un accident ?

— Des clous qui truffaient le sable du pas de tir. Depuis jeudi, plusieurs personnes se sont blessées aux pieds. À la lumière des événements d'hier soir, cette coïncidence en a frappé plus d'un. Et puisque, en tant que responsable de ce village, je dois assurer la sécurité autant que la satisfaction de nos vacanciers...

— Ah ! J'ai compris : la logique commerciale imposait de faire un peu de spectacle pour rassurer votre clientèle. Mais, dans ce cas, pourquoi l'intervention du brigadier du Porge n'a-t-elle pas suffi ?

— C'est que... ce gendarme s'est rapidement montré « un peu limite ». Et un de nos clients, influent, a jugé nécessaire de passer le relais à plus qualifié que ce pandore.

— C'est donc ça ! s'exclame l'inspecteur. Mais ce client a sans doute eu raison, ajoute-t-il en mesurant le bénéfice personnel qu'il pourrait retirer de cette mission commandée par un personnage haut placé. Car tout cela semble être plus consistant que je ne le pensais de prime